

L'âme enchantée

Tome II

L'ÂME ENCHANTEE

Tome II

Romain Rolland est né en 1866 à Clamecy (Nièvre). Élève de l'École Normale Supérieure, puis de l'École de Rome, il s'intéresse sa vie durant à l'histoire de l'art et de la musique à laquelle il consacre de nombreux volumes. Il publie son chef-d'œuvre, le roman fleuve Jean-Christophe de 1904 à 1912. Il a le Grand Prix de l'Académie Française en 1913.

Adversaire acharné de l'injustice sociale, il est aussi un partisan convaincu du pacifisme (Au-dessus de la mêlée, 1915). Il reçoit le Prix Nobel en 1916. Ami de Gorki, il est aussi passionné de l'Inde et se lie avec Gandhi et Rabindranath Tagore. En 1937, il s'installe à Vezelay (Yonne), où il meurt en 1944.

Annette, Rivière étouffe dans le Pays de 1915. Quand l'Université fait appel aux femmes pour remplacer les hommes immobilisés, elle accepte avec soulagement un poste dans un collège du Centre. Elle retrouve en province tous les poisons du monde en guerre. Mais son âme généreuse, éprise de justice ne se laisse pas entraver par la mesquinerie ambiante. Ainsi Annette sera-t-elle mêlée au drame que vivent Franz et Germain. Elle y risque son existence sans sourciller. Allante et franche, toujours maîtresse d'elle-même, elle sait garder les mains nettes dans les pires moments, que ce soit en Suisse, en Roumanie ou dans le bureau parisien du redoutable Timon.

A son fils Marc, les épreuves ne sont pas mesurées non plus, car l'aiglon veut voler de ses propres ailes. C'est pourtant sur une note optimiste que s'aèvera l'histoire de ces deux êtres d'élite pris dans les remous de l'après-guerre.

ŒUVRES DE ROMAIN ROLLAND

Grand Prix de Littérature de l'Académie française 1913

Prix Nobel de Littérature 1915

Éditions Albin Michel.

JEAN-CHRISTOPHE.

COLAS BREUGNON.

L'ÂME ENCHANTÉE.

PIERRE ET LUCE.

CLERAMBAULT.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE.

LES PRÉCURSEURS.

LE VOYAGE INTÉRIEUR.

COMPAGNONS DE ROUTE.

MICHEL-ANGE.

PÉGUY.

HENDEL.

CAHIERS ROMAIN ROLLAND.

CHOIX DE LETTRES A MALWIDA

VON MEYSENBURG.

CORRESPONDANCE ENTRE LOUIS

GILLET ET ROMAIN ROLLAND

RICHARD STRAUSS ET ROMAIN

ROLLAND.

LE CLOÎTRE DE LA RUE D'ULM.

Théâtre.

LE THÉÂTRE DU PEUPLE.

THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION :

I. Pâques fleuries, *Prologue.*

II. Le Quatorze Juillet.

III. Les Loups.

IV. Le Triomphe de la
Raison.

V. Le Jeu de l'Amour et de
la Mort.

VI. Danton.

VII. Robespierre.

VIII. Les Léonides. *Épilogue.*

LES TRAGÉDIES DE LA FOI :

Saint Louis.

AËRT.

Le Temps viendra.

LILULI.

Librairie Hachette.

VIE DES HOMMES ILLUSTRES

Vie de Beethoven.

Vie de Michel-Ange.

Vie de Tolstoï.

MUSICIENS D'AUTREFOIS.

MUSICIENS D'AUJOURD'HUI.

VOYAGE MUSICAL AU PAYS DU
PASSÉ.

Autres Éditeurs.

HISTOIRE DE L'OPÉRA AVANT

LULLI ET SCARLATTI.

MAHATMA GANDHI.

LA VIE DE RAMAKRISHNA.

LA VIE DE VIVEKANANDA ET

L'ÉVANGILE UNIVERSEL.

BEETHOVEN. Les Grandes Épo-
ques créatrices.

I. De l'Héroïque à l'Appas-
sionata.

II. Goethe et Beethoven.

III. Le Chant de la Résurrec-
tion (la Messe solen-
nelle et les Dernières
Sonates).

IV. La Cathédrale interrompue
(1. La IX^e Symphonie. —
2. Les Derniers Quatuors.
— 3. *Finita Comœdia*).

EMPÉDOCLE D'AGRIGENTE.

L'ÉCLAIR DE SPINOZA.

Dans Le Livre de Poche :

COLAS BREUGNON.

JEAN-CHRISTOPHE, (3 tomes).

L'ÂME ENCHANTÉE (3 tomes).

ROMAIN ROLLAND

L'âme enchantée

Tome II

ALBIN MICHEL

© *Albin Michel, 1922.*
Tous droits réservés

DEUXIEME PARTIE

L'UNIVERSITÉ, déçue, recourait aux femmes. Annette mène de ses deux diplômes de licence, était nommée à un collège de garçons dans une ville du Centre.

Elle partit aux premiers jours d'octobre 1915.

Que beaux sont l'automne! Aux longs arriêts du train parmi les champs, on entendait les grèves qui fûtaient dans les vignes; et les calmes rivières cheminaient par les prés, semblant porter à la main leur longue et fine bordée de feuilles d'or. Annette connaissait le pays et les gens, leur parler nonchalant, où passe à fleur d'eau l'ironie. Il lui sembla et se delvrée de l'Âme empestée qu'elle avait fuie. Elle se reprocha de ne pas en avoir arraché son fl.

Mais elle n'hésita pas à la retrouver. Sur ces grasses provinces, qui somnolent, s'allongeait l'ombre de la nuee. A ce moment se livraient en Artois et en Champagne de féroces combats. On ramenait à l'arrière des convois de prisonniers.

En passant à une gare, Annette vit, près de la station, une foule qui se pressait à grand vacarme, autour de passade encerclant un chantier. On y avait parqué, pour quelques heures ou quelques jours, comme un bœuf un troupeau d'Allemands qu'on charriait depuis près d'une semaine, sans trop savoir où et quand on arriverait : car on avait mieux à penser. Toute la population de la petite ville s'était ruée, hommes femmes, enfants, pour voir les bêtes dans leur cage. On eût dit un cirque de passage. Spectacle gratuit. Les prisonniers, brisés de fatigue.

s'étaient affalés sur le gravier; la plupart, muets, insensibles, promenaient de mornes yeux sur le cercle d'yeux goguenards qui les épiaient entre les fentes de la clôture; des gueules joviales leur lançaient des jets de salive. Quelques-uns avaient la fièvre; ils étaient des chiens battus, honteux, haineux, peureux, qui tremblent. Les nuits de froid et de pluies avaient amené la dysenterie. Dans un coin de l'enclos, en belle vue, sur un fumier, ils se soulageaient. A chaque fois, l'énorme rire des spectateurs rugissait. On entendait glapir les femmes, et les cris aigus des enfants. Se tapant les cuisses, roulant les hanches, contorsionnés, ils étalaient, béantes, leurs mandibules, dans les transports de leur allégresse. Ce n'était pas méchanceté. Totale absence d'humanité. L'animal s'amusait... Le rire d'une foule en goguette est toujours bestial. Celui-là l'était jusqu'à l'effroi. Des deux côtés de la palissade, il ne restait plus que le gorille. L'homme a disparu.

En remontant dans son wagon, Annette fixait, avec un dégoût halluciné, les gueules velues de ses voisins, et sur ses bras le duvet blond.

Cette hantise la poursuivait, les premiers temps, au vieux collège où elle allait enseigner, dans une fosse de Jardin des plantes... « Jardin des plantes! » quelle ironie! La moindre touffe avait été extirpée de la terre jaune et raboteuse, comme le désert de Tolède. Dans la cour longue, où l'on entrait par une lunette de guillotine, et qu'étranglaient quatre murs de prison, aux yeux chassieux, un arbre unique, un vieux platane, chétif, malingre et tortu, s'obstinait; les ongles de ces petits animaux en avaient arraché l'écorce : pas une feuille n'était restée à portée des griffes, et le tronc était labouré de ruades. On eût dit que grands et petits conspirassent pour arracher la vie. L'Etat l'arrache aux petits des hommes; et ils se vengent sur la nature. Détruire! Détruire!... La paix s'en charge, comme la guerre. C'est la moitié de l'éducation.

De l'autre côté de l'un des quatre murs, coulait un ru empesté par des tanneries. La fétidité fade s'insinuait à l'intérieur des classes humides, où le petit bétail, parqué, puait. Leurs narines étaient calfatées. Ils étaient là une douzaine — vingt au plus — qui se tortillaient sur les bancs durs, dans l'atmosphère jaune de suie, qui filtrait par les vitres verdâtres de

la cour fumante des brouillards de fin d'automne. Un poêle de fonte, bourré à blanc, ronflait (le bois abondait au pays) : quand on était près de suffoquer on ouvrait la porte (la fenêtre ne s'ouvrait jamais) : le brouillard entrainait, et l'odeur des peaux. — des peaux qu'on tanne. On la trouvait rafraîchissante, après celle des peaux vivantes.

Mais une femme, si habitués que soient ses sens aux raffinements, aux odeurs saines de la propreté, sait s'adapter plus facilement qu'un homme, aux plus repoussantes nécessités. On le voit bien devant les maladies : ses yeux, ses doigts, n'ont point de dégoût. L'odorat d'Annette accepta. Elle respira l'odeur de bauge, comme les autres, sans froncer le nez. Mais ce qu'elle eut plus de peine à accepter, ce fut l'odeur des âmes. L'esprit en elle était moins souple que les sens.

Ce n'était pourtant plus l'Âme enfiévrée par les passions, — la lutte, la haine, les tourments. Elle l'avait fuie... Eh bien, elle aurait dû être satisfaite ! Elle trouvait ici l'indifférence.

La molle terre n'a point souffert. Elle sommeille, grasse et mûre, dans la vallée, comme en un lit de plumes que le corps a creusé, tête posée sur le coussin de ses collines, pour mieux ronfler, et sans rêver à l'au-delà de l'oreiller. Terre apaisée, race modérée d'esprit pratique, point tourmenté. Dieu n'y est point mort pour tous les hommes. Ce n'est point pour elle qu'est crucifiée l'humanité.

Annette la connaît, d'enfance ; le sang paternel en est sorti. Elle en goûtait, jadis, la reposante immobilité. Mais aujourd'hui?... Elle en enviait la santé. Mais aujourd'hui?...

Le mot de Tolstoy lui revient en mémoire. Mais ce n'est pas seulement des femmes qu'il est vrai : — « L'être qui n'a point souffert, celui qui jamais ne fut malade, le peuple sain, trop sain, toujours sain, — mais c'est un monstre!... » Vivre est mourir, chaque jour, et, chaque jour, lutter. Cette province meurt, mais elle ne lutte pas. Elle coule béatement, comme ses rivières sans rides, au ras des rives et des jours, dans son bon sens égoïste et narquois.

Pourtant il fut un temps où elle brûla, cette terre. Cette vieille ville bourguignonne, aux trois fières églises, tours et fleches gothiques, en pierre blanche broncée et rongée par le temps comme une armure rouillée, qui dressent leur silhouette de chevaliers du Christ au-dessus du serpent du fleuve qui s'allonge — leurs rangées de statues de saints décapités, les caillots de sang noirci de leurs vitraux troués —, leurs trésors de cathédrale, les tapisseries d'Haroun et les orfèvreries massives des empereurs Charles, fils de Charles, pères de Charles —, les ruines de leurs tours pointues et de leurs murs d'enceinte, de l'âge des Anglais —, tout atteste la vie forte d'autrefois, le sang rouge, la crosse d'or des grands évêques, et les luttes épiques, le Duc, le Roi — les rois (quel est le vrai?) — et le passage de la Pucelle...

Maintenant, les rues sont dépeuplées. Entre les murs des maisons bourgeoises, aux portes étroites surélevées d'une marche, bien fermées on entend de loin sonner sur le vieux pavé un pas nonchalant qui vient, — et, dans le ciel, les cris des freux, dont le vol lourd encercle d'une auréole noire les cloches de la cathédrale.

La race meurt. Elle est heureuse. La place ne lui manque. La terre est savoureuse, l'appétit satisfait, les ambitions bornés. Tous les aventureux sont, d'une génération à l'autre, partis à la conquête de Paris. Ceux qui restent trouvent qu'on est mieux pour s'étendre. Le lit est vide : on peut s'y retourner. La guerre le rendra plus large encore. Elle prend les fils. Mais non pas tous. L'imagination n'est pas assez vive pour trop s'inquiéter d'avance. Et le sens pratique évalue les profits. La vie facile, le bien manger, le cinéma et le café, le clairon de la caserne pour l'idéal, et les foires de bestiaux pour le positif. On est jovial, on ne s'affecte point du a-t-il vient des nouvelles, avance, recul : on n'est point dupe. On dit des Russes, qui toujours détalent devant les Allemands :

« Eh bien, mais, ces gars-là, s'ils continuent ils vont prendre le Transsibérien, et nous revenir par l'Amérique!... »

Le bien-être a émoussé les angles, la dureté la cruauté... (Stop .. Attention, frère! il ne faut pas trop s'y fier!...)

Il fait silence. Il fait sommeil. Annette, n'est-tu

point à l'aise? N'est-ce point la paix que tu cherchais?

« La paix?... Je ne sais. La paix?... Peut-être. Mais ce n'est point la mienne. Mais la paix n'est point là... »

« Car la paix n'est point l'absence de guerre. C'est la vertu qui naît de la vigueur de l'âme »

Et la paix engourdie de la vieille province, calfeutrée dans le cercle de ses coteaux de vignes et de champs, bien calée au centre de la France — où le canon de la guerre ne résonne qu'assourdi —, d'où le flot des armées se détourne, comme d'un massif immuable un fleuve en ses circuits —, (jusqu'à deux ans plus tard, quand les Américains vendront y installer un camp, dont le mouvement distraira un moment, et ennuiera bientôt l'ennemi ensommeillé de habitants) — cette paix a l'odeur de ces classes de collège où, porte et fenêtre closes, et le poêle ronflant, corps et âmes des petits hommes mijotent dans leurs jus.

Ils sont, aux trois quarts, fils de petits bourgeois, ou de gros paysans, maîtres-fermiers des environs — quelques-uns (par classe, deux ou trois) de notables, vieille bourgeoisie de robe, ou fils de fonctionnaires, l'élite de l'endroit. On les reconnaît assez vite, bien que sur tous soit posé le vernis de sournoiserie, qu'imposent aux figures l'éducation de collège et l'entente tacite en face du professeur —, bien qu'aussi ces museaux, si différents qu'ils soient, tous portent empreint le pouce du sculpteur qui a modelé la race dans la glaise du pays. Il est le même qui tailla les images dans la pierre de leurs églises. On les reconnaît. Leur hure pourrait, sans hommage dans les niches, être replacée sur les épaulés des saints (quels saints!) décapités. Ils sont authentiquement les petits-neveux de leur cathédrale. C'est consolant. « Petit bonhomme vit encore!... » Mais c'est aussi, pas très rassurant. Car, entrecroisés, les saints des cathédrales sont quelquefois de si beaux champions. Ou de saintes-aitouches. — Les yeux espèrent Annette les voir dans son enclos. Mais atténués. Ils ne s'ont pas trop de bouquille.

Et d'abord, ce qui la frappe en ces figures de garçons, à l'âge ingrat, ossues, maflues, irrégulières, taillées à la serpe, poussées de travers, ce sont deux traits : rudesse et ruse. Ils sont du terroir. Le long nez Valois qui dévie, les yeux petits, brillants, bridés, les plis précoces aux tempes quand ils rient, et la gueule de renardeau, canines jaunes, qui avance de côté, pour rigoler, ou pour ronger — une gomme, les ongles, ou une boulette de papier... Annette, dans sa chaire, se voit chasseur en face de terriers. Chasseur, ou chassé? D'eux ou d'elle, qui sera le gibier? Ils et elle se guettent. Il faut avoir le doigt toujours sur la gâchette. Gare au premier qui baisse les yeux!

Ce sont eux. — Après un premier examen, dévisagement, ricanements, bourdonnements, coups de coude à défoncer les côtes, les paupières sont descendues. Mais l'œil est tapi, à l'affût. Et c'est encore pis! On ne peut l'atteindre, et il vous tient; il ne laisse rien passer de vos mouvements, sans les souligner d'une grimace, qui se communique à l'autre bout de la classe, comme un sans-fil. Ils ont l'air immobiles, innocents (aux deux sens); mais leurs jambes se tortillent sous la table, leurs pieds raclent le plancher, leurs mains farfouillent au fond de leurs poches ou sur la cuisse du voisin, leur œil clignote, et sous leur joue leur langue pointe et fait des bosses. Ils ne voient rien, mais ils voient tout. Si l'attention du maître, une seconde, se détend, on sent monter de toute la classe un frémissement.

Tout cela, c'est monnaie courante, pour les professeurs; et bien qu'Annette en soit à ses débuts — (car elle n'a, jusqu'à présent, pratiqué que des leçons particulières) — elle se trouve d'aplomb dès les premiers pas; elle a dans le sang l'instinct du gouvernement. Elle a beau rêver : au moindre choc qui l'avertit du danger, elle est armée, et ces petits loups et ces petits renards qui, escomptant sa distraction, rampent vers elle, la gueule ouverte de côté, restent en arrêt devant le feu qui s'allume dans l'œil impérieux. Ils comptaient pourtant bien s'amuser de cette femme qu'on leur a donnée pour berger!...

La femme, pour ces petits mâles, a sa place marquée à la maison et au comptoir. Là, elle gouverne : on voit sa tête (elle l'a bonne), et quelquefois le plat de ses mains (elle les a lestes!). — Mais si elle sort, ce qui intéresse c'est le bas du corps. Comme ils la

flairent!... Ils ne savent rien, pour la plupart, — si peu que rien. — Très peu ont fait leurs premières armes. Mais pas un ne voudrait passer pour ignorant. Et comme ils en parlent, ces petits manants! Si les femmes se doutaient de ce qui se dit d'elles, dans ces haras d'adolescents — d'elles, de toutes celles que peut attraper et palper leur imagination excitée, dans le cercle étroit de leurs journées —, des sœurs, des femmes mariées ou non, maîtresses ou servantes, de tout ce qui porte jupe, fût-ce la jupe de Dieu! La mère seule est, par une trêve tacite, à peu près — pas toujours — épargnée. Et quand une se présente, qui n'a d'attaches avec aucun, qu'aucun homme ne protège (possède : rien pour rien!), mari, ou fils, ou frère, — l'étrangère, c'est la proie. L'esprit s'en donne, et les propos!

Oui, mais la proie, quand c'est Annette, est un rude morceau. Qui commence? Et par où?

L'étrange femelle!... Tandis qu'ils goguenardent derrière leurs pattes, en fouillant des yeux, elle a un regard précis, dur ou railleur, qui leur cloue la gaudriole au bec; ils en restent pantois quand elle leur dit, avec un air diabolique :

« Maintenant, Pillois, essuie ta bouche! ça ne sent pas bon! »

Il demande quoi?

« Ce que tu viens de dire. »

Il proteste qu'il n'a rien dit, qu'il a parlé trop bas pour qu'elle l'entendit.

« J'ai lu dessus... Allez dehors, quand vous voudrez vous soulager! Si je ne puis rien sur vos pensées, je veux qu'au moins vos bouches restent propres. »

Ils sont cloués. Pour un instant. Où a-t-elle pris cette audace du ton et du regard, ces répliques qui tombent comme une claque? Sans impatience, d'une main juste, qui maintenant caresse tranquillement ses blonds sourcils... Le cercle se reforme autour d'elle, des yeux qui guignent. Elle se sent explorée, de l'oreille au talon; elle leur fait face et, sans arrêt, par des questions qui tombent, à gauche, à droite, inattendues, elle tient en haleine ces pensées. Elle sait trop ce qui bourdonne sous les petits crânes dé-sœuvrés, l'essaim de mouches qui sortent du mur de glycine, au printemps. Elle sait... Si elle ne sait pas, ils se chargeront de le lui apprendre.

Le gros Changnois, le fils d'un marchand de chevaux, quinze ans, mais il en parût dix-sept, trapu massif, le cuir de la face criblé de taches de rousseur, le crâne carré, le poil blond pâle et ras comme d'un cochon, les mains énormes aux ongles rongés *rasibus* jusqu'aux racines, rude et matois, rigoleur, querelleur — quand il chuchote, on entend son creux comme une grosse mouche au fond d'un pot —, il lorgne Annette il apprécie ses formes et ses appas, il claque de la langue en connaisseur, il a parié. « mon vieux! » qu'il lui ferait une déclaration. Quand elle lui parle, il roule des yeux de carpe. Elle fait rire à ses dépens. Alors, il a juré, vexé qu'il se paierait la tête de la gonzesse. Il s'est arrangé pour se faire surprendre, tandis qu'il dessinait des *graffiti*. Et maintenant, il attend l'effet. L'air impassible; mais son gilet tremble, il rit dans son ventre. Et les autres chienneaux, prévenu, en jappent d'avance, les yeux fixés sur la victime, son front, ses yeux, et ses doigts longs, qui tiennent la feuille de papier. Elle n'a point bronché. Elle replie le papier. Elle achève la dictée commencée et Changnois, ricanant, écrit comme les autres.

Quand c'est fini, elle dit :

« Changnois, vous retournerez, pour quelques semaines, à la ferme de monsieur votre père. Vous êtes malade, ici. Votre place est aux champs, parmi vos chevaux. »

Changnois ne rit plus. Son derrière n'a pas envie de refaire connaissance avec le pied de son père. Il proteste et discute. Mais elle est inflexible :

« Allons, fiez mon garçon! Votre box est trop étroit ici. Là-bas, vous serez au large et l'on vous étrillera. Tenez voici votre passe pour M. le censeur. »

Elle inscrit sur la feuille :

« A renvoyer au foyer. Réformé. »

Elle dit à la classe, qui en demeure bouche bée :

« Mes garçons, vous perdrez votre peine. Vous voulez m'intimider, parce que je suis femme. Vous retardez de quelques siècles. Les femmes ont part aujourd'hui aux travaux des hommes. Elles les remplacent à la peine. La vie des hommes est leur vie. Elles ne baissent pas les yeux devant... Vous voulez faire les hommes? Point d'impatiencel Cette ambition es à la portée du plus borné. Toute la question est de savoir

si vous serez des hommes sensés, capables dans votre métier. Nous sommes ici pour vous y aider. Mais si vous ne voulez pas, nous ne vous y forcerons pas. Franc jeu! C'est pour vous. Oui ou non, voulez-vous?... Eh bien, alors, marchez! »

Après quelques essais, ils se convainquent qu'ils ne sont pas les plus forts. Alors, sans qu'on le dise, un traité est signé. Sans doute, il faut toujours que les frontières restent gardées. Autrement, le traité ne serait qu'un chiffon de papier. Elles le sont. Pardessus, s'organisent des relations normales. Ils ne discutent plus la force établie. Et leur coalition n'ayant plus d'objet, ils se montrent, comme ils sont entre eux, au naturel, — désunis. Au milieu de la tribu, Annette commence à distinguer les individualités. Il y en a quelques-unes, pas beaucoup — trois ou quatre, sur le total de six classes —, qui attirent sa sympathie; mais il ne faut pas la montrer. Ce sont de petits garçons d'une pâte plus délicate, qui réfléchissent un peu; on voit des pensées plus fines leur rosir sous la peau; ils sont sensibles à un mot qu'on leur dit, une attention, un regard; presque toujours, ils sont suspects aux autres, ou persécutés. Leur aristocratie relative attire l'hostilité naturelle de la tribu; et puisqu'ils sont sensibles, c'est pour qu'on les fasse souffrir. Il ne ferait pas bon leur témoigner une préférence : ils la paieraient. Et pis, ils l'exploiteraient; ces petits comédiens, si l'on s'intéresse à eux, ils se croient intéressants, ils veulent l'être, et leur nature est faussée; ils sont, malgré tout, de l'espèce des autres, cyniques naïvement et roués. Annette doit se contraindre à l'impersonnalité... Qu'elle aurait besoin d'en prendre un dans ses bras, — à défaut de celui qui lui manque!... Marc absent est toujours là. Elle le cherche en chacun. Elle le compare. Et bien qu'elle n'en trouve aucun, cette mère! qui le vaille, elle tâche de se tromper, elle l'imagine à leur place, devant elle, elle le voit; elle lit en eux, afin de lire en lui. Ce sont, faute de mieux, des miroirs, pas trop déformants, du fils perdu, du fils prodigue, qui reviendra. Que reflètent-ils?..

Hélas! Ils reflètent les grands. Leur idéal ne va pas plus loin qu'à être ce que sont leurs devanciers d'une génération (cela s'appelle : « devancer », cette force du passé qui marche à reculons!...). S'ils avaient, en naissant, des linéaments propres, dès avant d'entrer

au collège on les distingue à peine : ils sont marqués du cachet de leurs propriétaires — les pères — qui sont eux-mêmes timbrés de celui de la parenté et de la communauté. Ils ne s'appartiennent plus. Ils sont à la Force anonyme qui a, depuis des siècles, rassemblé en cités ces chiens de prairies, répétant les mêmes gestes et les mêmes aboiements, rebâtissant pareilles les mêmes huttes de pensée. Le collège est l'atelier qui enseigne le doigté de la machine à penser. Que peut, pour les affranchir, une initiative isolée? Il faudrait leur enseigner, d'abord, à ne plus chausser les pensées des grands. Or, ils mettent leur orgueil à se camoufler en grands. Moins ils pensent par eux-mêmes, plus ils sont heureux et fiers. — Et, mon Dieu! avec les grands il n'en va pas autrement. Ils s'épanouissent, quand ils ont abdiqué leur jugement personnel (cet encombrement!) dans la pensée en gros, dans l'opinion de masse, qu'elle se nomme Ecole, Académie, Eglise, Etat, Patrie — ou qu'elle ne se nomme pas, et qu'elle soit l'Espèce —, ce monstre aux yeux sans lumière, auquel on attribue une sagesse providentielle et qui rampe au hasard, plongeant sa trompe glotonne dans la vase du marais, d'où il sortit un jour, et qui l'engloutira... (Tant de milliers d'espèces, déjà, y ont sombré!... Quoi! n'arriverons-nous pas à racheter la nôtre?...)

Des feux follets luisent au-dessus du marais. On a l'illusion de les voir, un instant, briller dans les yeux de quelques-uns de ces petits... Annette cherche à les saisir... Que pensent-ils de la vie? Que pensent-ils de la mort? Cette guerre, ces tempêtes, qui viennent battre contre la porte des collines, là-bas, à l'horizon, — qu'est-ce qui en retentit dessous ces petits fronts boutonnés?

— Il ne retentit rien que des *taratata*, des claironnades, des pétarades, et des images d'*Illustration*, — un spectacle lointain et qui, prolongé, ennuie : on est blasé!... Leurs billes et leurs paris les intéressent davantage. Ou leurs intrigues de classes. Et, quand ils sont plus grands, les affaires, gains et pertes, de la maison.

Cependant, ils ont des parents là-bas, dans les tranchées. Plusieurs ont été frappés. Ne pensent-ils pas à eux?

Sans émoi. Plutôt pour s'en vanter. Ils sont des héros par procuration. Les nouvelles qui arrivent du

front sont préalablement filtrées. Ils en voient les misères sous un angle comique. Bourdin dit en se roulant :

« Mon vieux! mon frère, là-bas, il dit qu'ils en ont jusqu'au bec, dans la merde. »

Corveau dit qu'on saigne les Boches avec des couteaux. Il montre comment on fait. Il a vu tuer le cochon.

Ils se racontent, avec des yeux farceurs, les effets des obus. Les clochers, les arbres, les tripes et les têtes voltigent dans leur pensée, comme des jouets barbares. Ils s'arrêtent au décor. Oui, la chair et le sang, ils l'imaginent, ils y ont même ce plaisir que trouvent les garçons à patouiller dans la saleté... Mais le cri de l'âme dessous, il n'en est pas question.

Ceux qui reviennent de là-bas ne font rien pour l'éveiller. Le frère aîné de Corveau est en permission. Il conte à ces gamins :

« J'avais un bon copain qui se faisait des rentes en vendant les fusées des obus non éclatés. Il était, pour les dévisser, malin de ses dix doigts comme un singe; il allait les cueillir à peine refroidis. Je lui disais :

« — Méfie-toi! »

Il répondait :

« — Ça me connaît! »

Un jour, je le suivais à vingt pas, en me garant derrière un arbre :

« — Laisse ça! que je lui crie, ça pourrait mal finir... »

Il me riposte :

« — Eh! foireux!... »

Vlan! l'obus lui pète au nez... Ce qu'il a pris, le frère!... Il n'en est rien resté... »

Il se tordait de rire. Et les gosses avec lui. Annette écoutait, stupéfiée. Qu'y avait-il sous ce rire? Le souvenir d'une bonne farce? Une excitation nerveuse?... N'y avait-il rien dessous?

Elle prit le rieur à part. Elle lui dit :

« Enfin, Corveau, là-bas, est-ce vraiment si plaisant? »

Il la regarda et essaya de blaguer encore. Mais elle ne riait pas. Alors, il dit :

« Pour dire le vrai, ce n'est pas beau. »

Et, au bout d'un instant, il déversa des confidences amères. Annette lui demanda :

« Mais pourquoi ne le dites-vous pas? »

Il fit un geste découragé.

« On ne peut pas, ils ne comprendraient pas... Et puis, ils ne voudraient pas... Et puis, à quoi ça sert? On ne peut rien.

— Parce qu'on ne veut rien.

— Ce n'est pas à nous de vouloir.

— Et qui donc, sinon vous? »

Il fut interloqué :

« Mais les autres, les chefs. »

Inutile de poursuivre, de lui rappeler :

« Ces chefs, c'est par vous qu'ils sont. C'est vous, qui les nommez... »

Le soir même, Annette l'entendit qui recommençait ses hableries. Il en avait besoin. Ce n'était pas les autres qu'il voulait tromper, c'était lui.

Si ceux-là ne sont pas capables de voir et de vouloir la vérité, comment l'attendre de ceux à qui l'épreuve est épargnée. — de ces enfants?

Ils ne connaissent pas les choses. Ils sont la proie des mots. Pourvu que les mots ionfent, ils ne regardent pas au sens. Annette leur a demandé d'écrire leur idéal de vie. Bran veut être officier; un de ses grands-oncles le fut. Il écrit fièrement :

« Le fleuve ne remonte-t-il pas toujours à sa source? »

Ils cranent avec la guerre. Les plus âgés, ceux qui, si elle dure encore une ou deux années, ont chance d'être appelés, répètent les fanfaronnades qu'ils ont entendu clamer par quelques vieux fantoches.

« Les balles, ça vous traverse, mais ça ne fait pas de mal!... Debout, les morts!... »

L'héroïsme futur les dispense de l'effort présent. Ils n'en « fichent plus un coup ». Ils disent :

« Après la guerre, on n'aura plus la peine de s'esquinter. Ce sont les Boches qui paieront. Mon vieux, on les attellera... Et ah! donc!.. Mon père a dit qu'il en achèterait une demi-douzaine, et qu'il leur clouterait àix pieds (les carnes!) des fers à chevaux... Hu Hau!... »

Les plus lettrés, les fils du président et de l'avoué, se gargarisent du pindarisme des journaux. Lavedan est Corneille, et Capus est Hugo. Les autres en restent aux images truquées des petits illustrés.

Annette tente une épreuve. Elle jette un coup de sonde. Elle leur lit un chapitre de *Guerre et Patrie*.